



**HAL**  
open science

**Semer la discordance culturelle : maternage  
disendémique et invasif dans The Namesake de Jhumpa  
Lahiri**

Ahmed Mulla

► **To cite this version:**

Ahmed Mulla. Semer la discordance culturelle : maternage disendémique et invasif dans The Namesake de Jhumpa Lahiri. *Alizés : Revue angliciste de La Réunion*, 2017, Expériences et représentations de la maternité : comprendre pour prévenir les violences intrafamiliales, 41, pp.179-188. hal-02339407

**HAL Id: hal-02339407**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02339407v1>**

Submitted on 30 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Semer la « discordance » culturelle : maternage  
disendémique et invasif  
dans *The Namesake* de Jhumpa Lahiri**

Dans *La Maison et le monde*, Rabindranath Tagore suggère qu'il existe pour la femme indienne une séparation entre la société et le foyer. Si l'on en croit cet auteur, une fois sortie des limites de sa maison, qui est son monde à elle, tout son monde, la femme indienne est à la merci des plus grands périls. Car si cet univers social extérieur peut, par sa frénésie, lui paraître attrayant, il n'en reste pas moins un lieu de corruption et de perte pour elle. Le monde des hommes est construit sur des règles et des paradigmes si aliénants, qu'aucun être, une femme pas davantage qu'un autre, ne saurait y survivre sans y laisser une part de son humanité et de sa dignité.

Dans ces conditions, tout porte à considérer que la femme indienne vivant à l'étranger est, *a fortiori*, davantage sujette à ce décalage avec le monde dans lequel elle se trouve à présent implantée. L'incertitude de cette situation, son imprécision, sont des terrains d'exploration privilégiés de la romancière américaine Jhumpa Lahiri. Née en Angleterre en 1967, et ayant vécu depuis l'âge de trois ans aux États-Unis, cette auteure a pu mesurer les difficultés d'adaptation que sa mère et d'autres femmes comme elle, nées en Inde, ont pu connaître. Elle s'en fait l'écho dans plusieurs de ses écrits ; mais elle va au-delà de la problématique de Tagore, étant donné qu'elle s'attache à décrire les répercussions de cette absence, de ce défaut d'enracinement sur la façon dont la femme s'y prend pour éduquer son enfant.

On en trouve un exemple dans son roman publié en 2003 et intitulé *The Namesake*. Il y est question des trois premières décennies de la vie d'un jeune homme né aux États-Unis et prénommé Gogol, en hommage à l'écrivain russe. Ses parents sont des immigrants indiens ; et, même lorsqu'il aura largement passé l'âge du sevrage, sa mère aura à cœur de lui transmettre des valeurs propres à son éducation et à sa culture. À ce propos, il est possible de se demander si le lien qu'elle cherche à instaurer entre son pays d'origine et son enfant est, d'une part,

acceptable ou même souhaitable, et s'il est, d'autre part, viable. Par ailleurs, il convient également d'étudier dans quelle mesure ce désir d'ancrer l'enfant dans une tradition à laquelle il n'est pas forcément désireux de s'identifier peut aller à l'encontre de ses propres aspirations.

*The Namesake* est un roman qui pose de manière explicite la question de l'incertitude identitaire chez les immigrés, et il évoque le malaise qui en résulte. Les premières années de Gogol se déroulent dans le havre du foyer familial, où il est choyé par sa mère, qui lui consacre tout son temps. Cette femme, Ashima Ganguli, lui inculque les notions élémentaires et néanmoins fondamentales de sa culture. Cela passe par les noms des divinités hindoues et des poèmes de l'écrivain bengali Tagore (Lahiri 76)<sup>12</sup>. Ashima et son époux s'efforcent, de plus, de familiariser leur enfant avec ce qui constitue leur univers d'origine. Dès que l'occasion se présente, ils emmènent Gogol voir un film de Satyajit Ray, ou assister à un concert de *sitar*, ou encore à un spectacle de danse *kathakali* (Lahiri 89)<sup>3</sup>. Ils l'inscrivent également à des « cours de langue et de culture bengalies » (*ibid.*)<sup>4</sup>. Ces décisions sont prises d'un commun accord, le père et la mère ayant sans doute la conviction que tout cela participe à l'éducation de leur enfant. Malgré tout, des études récentes, au premier rang desquelles se situe celle de la psychologue Sundari Balan, tendent à montrer que ce sont les mères qui endossent le rôle de courroie de transmission culturelle que leur assigne le système patriarcal. « L'idée selon laquelle les femmes sont dépositaires de la responsabilité morale de transmettre les valeurs culturelles est bien ancrée » (Balan 18 – ma traduction)<sup>5</sup>. Pour autant, Gogol ne voit pas les choses du même œil. « La classe de bengali... n'a que des abécédaires rudimentaires... dont le papier rappelle fâcheusement à Gogol celui des toilettes de son école » (Lahiri 90)<sup>6</sup>. L'école lui offre un point de comparaison et lui permet de sortir, de s'extirper, de ce cocon initial et l'amène à énoncer ce type de

<sup>1</sup> Jhumpa Lahiri, *Un nom pour un autre*, Paris : Robert Laffont, « Pavillons », 2006. Les prochaines citations font référence à cette édition.

<sup>2</sup> *The Namesake* 54. Jhumpa Lahiri, *The Namesake*, London : Harper Perennial, 2004. Further references are to this edition.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 65.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> « [W]omen are believed to hold moral responsibility for the transmission of cultural values ».

<sup>6</sup> « In Bengali class they read from hand-sewn primers...printed, Gogol can't help noticing, on paper that resembles the folded toilet paper he uses at school » (*The Namesake* 66).

jugement de valeur. De fait, c'est l'école, et, d'une manière générale, la société américaines, qui viennent contrecarrer les meilleures intentions de ces parents immigrés.

C'est au sein de l'institution scolaire que Gogol va « apprendre » que son nom pose problème. Presque tous ses enseignants lui font remarquer avec sarcasme qu'il tient son prénom de quelqu'un d'autre, allant jusqu'à mettre en doute le sérieux de sa situation. « Est-ce que c'était son vrai nom ? » (Lahiri 117)<sup>1</sup>. À cela s'ajoute le fait que ce jeune garçon réalise très tôt que ses parents, qui sont Indiens, ne sont pas bien accueillis par les Américains (Lahiri 91)<sup>2</sup>.

L'opposition mise en évidence par Tagore, entre la maison et le monde, vaut pour Gogol également ; mais d'une autre manière, certes. La société est le terrain qui oppose la plus grande résistance au migrant, tandis que le foyer est le lieu du recentrement sur soi et de la préservation de la culture et de l'identité. Pour autant, si le monde extérieur semble aussi inconfortable et peu accueillant à son égard, c'est parce que Gogol ne correspond pas à la norme. De fait, la mise à l'écart des immigrés indiens et de leur progéniture semble être une constante aux États-Unis, si l'on en croit la psychologue Sundari Balan. Selon elle, « les Indiens ont toujours été considérés au travers du prisme de la race, et finalement traités comme d'éternels étrangers » (Balan 15 – ma traduction)<sup>3</sup>. Le jeune enfant qu'est Gogol prend conscience que cette non-conformité et ses tourments sont dus à ce que lui ont transmis ses parents, et il en conçoit une forme de ressentiment. Car en dépit du malaise qu'il peut susciter, ce monde américain demeure le lieu de la découverte, de l'apprentissage de ce qui se présente comme une forme de normalité.

Gogol en fait l'expérience à l'occasion d'une sortie scolaire lorsqu'il a onze ans. Cette excursion à caractère historique se termine par la visite d'un cimetière où sont enterrés quelques-uns des premiers immigrés européens d'Amérique (Lahiri 93-96)<sup>4</sup>. Le jeune enfant qui, à l'instar de ses parents, est de confession hindoue, est pris au dépourvu. « Gogol ne peut réprimer un frisson. C'est la première fois qu'il se trouve dans un cimetière » (Lahiri 93)<sup>5</sup>. Il a franchi le seuil qui le place en porte-

<sup>1</sup> « Was that really his name... ? » (*The Namesake* 89).

<sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 67-68.

<sup>3</sup> « Asian Indians have continued to be racialized and treated as perpetual foreigners ».

<sup>4</sup> *The Namesake* 68-71.

<sup>5</sup> « Gogol can't help but feel a chill. He's never set foot in a graveyard before... » (*The Namesake* 69).

à-faux par rapport aux croyances religieuses de sa famille. En obéissant à ses professeurs, il commet une infraction contre la foi dans laquelle il a été élevé. De plus, et c'est ce qui est plus grave, il enfreint une injonction de sa mère. « Une fois, alors qu'ils étaient bloqués dans un embouteillage, un enterrement s'est déroulé sous leurs yeux et depuis, à chaque fois qu'ils passent sur cette route, leur mère leur recommande de regarder ailleurs » (*ibid.*)<sup>1</sup>. Cette incitation ferme à détourner les yeux procède de la même logique que celle qui prévaut face à un spectacle obscène. Or, ici, c'est ce qui diffère des croyances de cette Indienne qui tient lieu d'intolérable et de refoulé. Les professeurs de Gogol, qui ne sont nullement conscients de la portée de leurs actes, l'entraînent à briser le tabou érigé par sa mère. En se pliant à leurs indications, Gogol outrepassé effectivement les ordres de sa mère, et de manière excessive, car non seulement il ne détourne pas les yeux du cimetière, mais il consent à y entrer. De fait, une fois passée la prise de conscience du début, où il s'aperçoit de sa faute, Gogol n'a pas d'état d'âme.

Toutefois, la transgression de l'interdit maternel ne s'arrête pas là. Les enseignants demandent à leurs élèves d'effectuer un exercice particulier : ils doivent poser des feuilles de papier journal sur les stèles funéraires et les frotter avec un crayon pour faire apparaître les inscriptions qui s'y trouvent (*ibid.*)<sup>2</sup>. Là aussi, Gogol ne manifeste pas de réticence particulière. Les termes employés par Jhumpa Lahiri laissent plutôt comprendre le contraire. « Il se dirige vers une mince pierre tombale dont la forme lui plaît... » (Lahiri 94)<sup>3</sup>. L'exercice semble attiser sa curiosité et il s'y livre de bonne grâce. En retour, le résultat semble à la hauteur de son enthousiasme. « [S]oudain le crayon bute contre une aspérité et, comme par magie, des lettres et des chiffres commencent à apparaître sur le papier... » (*ibid.*)<sup>4</sup>. Loin de la damnation ou de la perte annoncées par sa mère, Gogol fait l'expérience d'un enchantement insoupçonné, d'une volupté propre à la création artistique lorsque de ce qui est à jamais éteint surgissent des formes esthétiques.

<sup>1</sup> « [O]nce, stuck in traffic, he and his family had witnessed a burial from a distance, and ever since then, whenever they drive by, his mother always tells them to avert their eyes » (*Ibid.*).

<sup>2</sup> *The Namesake* 69.

<sup>3</sup> « He walks over to a slim, blackened stone with a pleasing shape... » (*The Namesake* 69).

<sup>4</sup> « But then, suddenly, the crayon meets with slight resistance, and letters, one after another, emerge magically on the page... » (*Ibid.*).

Ces noms qu'il « exhume » sont originaux et anachroniques. Personne ne les porte plus en Amérique (*ibid.*)<sup>1</sup>. Mais ils trouvent une résonance singulière chez le jeune protagoniste. « Il aime ces identités, leur étrange consonance, leur prestance. » (*ibid.*)<sup>2</sup>. Ce qui paraît suranné au commun des mortels garde un pouvoir d'évocation qui semble à présent renforcé par-delà les siècles et trouve un écho intime auprès de Gogol. Alors que ses petits camarades sont lassés par cette activité qui leur paraît sans intérêt (Lahiri 94-95)<sup>3</sup>, Gogol vit une véritable épiphanie. La découverte de ces noms qui sonnent aussi bizarrement que le sien représente un événement fondateur pour lui. C'est une expérience qui rompt en quelque sorte sa propre étrangeté et son isolement, même si la communauté à laquelle il peut se rattacher dorénavant est malgré tout séparée de lui de plusieurs siècles. Il n'empêche que le moment de révélation auquel il accède dans ce cimetière peut être rapproché du sentiment qu'éprouvent parfois certains lecteurs lorsqu'ils sont en présence d'un livre qui semble avoir été écrit pour eux seuls, et dans lequel l'alignement des mots forme la clé de résolution des énigmes de leur identité.

Mais, compte tenu des principes édictés par Ashima, c'est uniquement en empruntant un chemin de traverse que Gogol parvient à atteindre cette extase spirituelle. Et quand elle apprend ce qui s'est passé, cette femme est outrée.

À la maison, sa mère pousse les hauts cris. Une excursion pédagogique, « ça » ? Déjà qu'ils mettent du rouge à lèvres aux cadavres, et les enterrent dans des cercueils tendus de soie... Il n'y a qu'en Amérique... que l'on entraîne des gamins dans les cimetières au nom de l'art ! (Lahiri 95)<sup>4</sup>.

D'une certaine façon, la révolte de cette mère peut s'entendre. Elle envoie son enfant à l'école pour qu'il puisse apprendre ce qui est essentiel à sa vie future, notamment sur le plan professionnel. Or, l'institution scolaire a une autre conception des choses. Elle pense que l'acquisition des connaissances n'est pas tout, qu'il est indispensable de

---

<sup>1</sup> *The Namesake* 70.

<sup>2</sup> « He likes these names, likes their oddness, their flamboyance » (*The Namesake* 70).

<sup>3</sup> *The Namesake* 70.

<sup>4</sup> « At home, his mother is horrified. What type of field trip was this? It was enough that they applied lipstick to their corpses and buried them in silk-lined boxes. Only in America... are children taken to cemeteries in the name of art » (*The Namesake* 70).

garantir aussi l'éveil de l'enfant, de cultiver sa curiosité pour le monde qui l'entoure. Ce faisant, elle ne tient sans doute pas suffisamment compte des tabous et des croyances des uns et des autres, alors que cela devrait plus particulièrement être le cas dans un contexte multiculturel.

Toutefois, l'appréciation des choses est défaillante des deux côtés. L'attaque menée par Ashima à l'encontre des us et coutumes mortuaires chrétiens est cinglante, et pour le moins excessive. Cette femme s'en prend frontalement à des rites qui ont un caractère hautement sacré, car ils touchent à la mort, un domaine que la bienséance préserve de toutes critiques. Dans la description qu'elle en fait, Ashima rend ces rites tout à la fois scandaleux et ridicules. Cette attitude est censée ignorer que dans tout rituel, il existe une volonté formelle qui est parfois d'ordre artistique. Et, dans l'absolu, tout un chacun ne peut qu'être fasciné par le génie humain qui s'exprime dans les rituels de chaque civilisation. C'est cela que craint Ashima. C'est de cette possible attirance que cette femme cherche à protéger Gogol. Quand elle lui demande de détourner le regard, ce n'est pas la mort en soi qui l'effraie, mais plutôt la possibilité que son fils puisse ne serait-ce que trouver un semblant de satisfaction esthétique dans ces rituels d'une autre culture.

Pour faire contrepoids, Ashima insiste sur la pertinence des pratiques auxquelles elle adhère, et qui lui paraissent incontestables, et surtout incomparables. « À Calcutta, les ghats où l'on brûle les morts sont des lieux hautement sacrés... » (Lahiri 95)<sup>1</sup>. Pour cette femme, l'extrême sobriété prévue par l'Hindouisme s'oppose radicalement au cérémonial observé par les Américains. Mais rien n'y fait ; Gogol est désormais une âme qu'il est impossible de convertir aux croyances d'une communauté dont il émane pourtant. Il est conquis. Et en dépit de l'« indignation » de sa mère (*ibid.*)<sup>2</sup>, il se refuse à sacrifier ces feuilles qui portent maintenant l'empreinte des noms des pionniers défunts.

Gogol tient à ces feuilles... Sans qu'il puisse l'expliquer, voire le comprendre, l'esprit de ces Puritains fondateurs... lui a parlé. En dépit du dégoût manifesté par sa mère, il refuse de jeter les papiers. Il... les emporte dans sa chambre et les glisse derrière sa commode, ... là où ils resteront, ignorés mais en sûreté, sous la poussière des années à venir (Lahiri 96)<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> « In Calcutta the burning ghats are the most forbidden of places... » (*Ibid.*).

<sup>2</sup> *The Namesake* 70.

<sup>3</sup> « But Gogol is attached to [these rubbings]. For reasons he cannot explain or necessarily understand, these ancient Puritan spirits, these very first immigrants to America, ... have spoken to him, so much so that in spite of his mother's disgust he

Ces feuilles de papier journal forment à présent une partie de lui, de son identité, et aussi mystérieuse soit cette part, il ne peut y renoncer.

Ashima Ganguli se trompe sans aucun doute en plaçant l'enjeu de la dialectique sur le terrain religieux. L'intérêt de Gogol pour le rite de l'enterrement n'est en rien un désaveu de l'Hindouisme ou une adhésion au Christianisme. Il dépasse cette angoisse maternelle pour une question qui lui apparaît comme davantage transcendante. De fait, il ne lui a pas été donné de vivre l'expérience de la visite du cimetière aussi complètement que ne l'ont pu ses camarades. « Les enfants s'éparpillent dans les allées de morts, chacun à la recherche de son nom de famille. Quelques-uns commencent à pousser des cris de triomphe lorsqu'ils identifient une tombe qui les concerne... » (Lahiri 93)<sup>1</sup>. Pour tout peuple d'immigrés, et les Américains en forment un, reconnaître son nom sur une pierre tombale ou sur tout autre document historique permet de dater sa présence sur la terre autrefois étrangère, c'est être assuré de son appartenance à celle-ci. Gogol se rend à l'évidence qu'il ne peut avoir de telles prétentions.

Mais sa douleur est plus infinie. « Gogol est assez âgé pour savoir... qu'il sera incinéré, non enterré, que sa dépouille n'occupera pas un pouce de ce pays... » (Lahiri 94)<sup>2</sup>. Il a onze ans et il est angoissé à l'idée que rien ne gardera témoignage de son existence sur cette terre d'Amérique. Les critiques considèrent, à cet égard, que Gogol est en proie à un désir d'enracinement qu'il sait ne pouvoir jamais être satisfait (Mulla 524). En ce domaine, c'est toujours la terre d'accueil qui a le dernier mot. Et en l'occurrence, si Gogol doit être incinéré il ne pourra pas, par définition, reposer en terre d'Amérique.

Si la symbolique de l'enterrement est une innovation de Jhumpa Lahiri, celle de l'enracinement a une longue tradition quand il s'agit d'évoquer le phénomène de l'exil. D'une manière générale, la métaphore botanique a fait florès dans le champ des études de la diaspora. Si quelques-uns parlent de *roots*, de « racines », d'autres se sont approprié la notion de « rhizome », élaborée par Gilles Deleuze et Félix Guattari,

---

refuses to throw the rubbings away. He...puts them in his room, behind his chest of drawers, ... where they will remain, ignored but protected, gathering dust for years to come » (*The Namesake* 71).

<sup>1</sup> « The children begin to scamper between rows of the dead,...looking for their own names, a handful triumphant when they are able to claim a grave they are related to » (*The Namesake* 69).

<sup>2</sup> « He is old enough to know that he himself will be burned, not buried, that his body will occupy no plot of earth... » (*Ibid.*).



pour expliquer les processus de développement identitaire diffus qui se produisent en contexte de migration. D'autres encore évoquent les phénomènes de greffe et d'hybridité. Le comportement d'Ashima Ganguli nous offre la possibilité d'ajouter deux autres termes, empruntés à la botanique, pour décrire des conduites psychotiques. Les praticiens de la science botanique font une distinction systématique entre les espèces « endémiques », propres à un milieu donné, et celles qui ne le sont pas ; ces dernières étant généralement considérées comme « invasives », au point de mettre parfois en danger les spécimens plus anciens. Ce phénomène est sensiblement différent du schéma proposé par la psychanalyse quand elle formule la notion de « mère castratrice ». En effet, ce concept ne rend pas entièrement compte de l'attitude d'Ashima, car la castratrice retranche sans proposer autre chose en lieu et place de ce qu'elle retire. En revanche, on pourrait plutôt avancer l'idée qu'Ashima Ganguli est certes castratrice, mais qu'elle parasite en outre la psyché de Gogol, dans la mesure où toute son attention est portée à brouiller le message auquel son fils est réceptif. Elle cherche à annihiler l'influence de la culture américaine ; mais elle le fait en imposant la sienne.

Force est de constater que ce comportement n'est pas exceptionnel, puisque chez les immigrés qui sont détenteurs d'une culture traditionnelle imposante, l'expérience de la maternité se traduit par une volonté manifeste de « reproduire » ces schémas culturels à un point qui peut friser l'hégémonie. En contexte d'exil, l'éloignement de la patrie d'origine exacerbe d'autant ce désir de préservation culturelle. Les mères ressentent d'ailleurs cette nécessité, qu'elles intériorisent pourtant, comme source d'« anxiété » et parfois même de « culpabilité » (Srinivasan n.p.). D'une certaine façon, certaines d'entre elles ont même le sentiment que l'avenir de leur enfant dépend entièrement de l'implication maternelle (*ibid.*). Il résulte de cette forme de « responsabilité morale » une « idéalisation des pratiques maternelles » (Balan 18 ; 24) qui enferme en définitive la mère dans une exigence sans faille envers elle-même. Cet investissement excessif, qui accorde la primauté à la culture davantage qu'à l'enfant, et à la possibilité pour celui-ci de choisir, implique en retour l'attente d'une soumission absolue de la part de cet enfant. Jhumpa Lahiri évoque à ce propos sa propre expérience auprès de parents jouant le rôle de gardiens de la tradition : « Cela a toujours été une question d'allégeance, de choix... Maintenir des liens avec l'Inde, et préserver les traditions indiennes en Amérique a toujours été important pour eux »

(Das 177-78 – ma traduction)<sup>1</sup>. Le choix des parents, et en l'occurrence celui de la mère pour ce qui concerne Gogol, est primordial, et il ne souffre aucune remise en cause ou contestation de la part de l'enfant.

L'opposition qui peut exister entre la mère et l'enfant peut dès lors paraître insoluble. À vrai dire, la différence entre la culture d'Ashima et celle que souhaite élire Gogol peut être rapportée à la distinction entre ce qui vient d'ailleurs et ce qui est endémique. De fait, l'exil d'Ashima la transplante en terre étrangère. Son fils, quant à lui, naît sur cette terre d'Amérique et il pourrait logiquement prétendre s'identifier à celle-ci. Cependant, sa mère promet une culture que l'on pourrait qualifier de « disendémique », une culture qui ne semble guère susceptible de lui être d'une quelconque aide, car elle est coupée de la réalité du terrain. S'il est acquis que cette femme est animée de bonnes intentions, il n'en demeure pas moins que l'ombre tutélaire qu'elle jette sur son enfant n'est pas de nature à le protéger, mais plutôt à l'étouffer dans un système idéologique unique, l'empêchant ainsi de goûter aux rayonnements culturels de son environnement social. Au lieu d'établir un pont entre le passé et l'avenir de son fils, Ashima Ganguli fait preuve d'un interventionnisme « invasif » qui ne peut avoir que des effets nocifs.

Il est de coutume d'associer l'expérience de la maternité à l'acquisition d'une extrême douceur, à un accord profond avec le monde et avec soi-même. L'exemple d'Ashima Ganguli nous montre au contraire que, loin d'être une fin en soi, la maternité est un commencement, un défi. Et pour cette raison, la mère s'applique à modeler son enfant, à lui attribuer les caractéristiques qu'elle juge les mieux appropriées. Ce désir de trop bien faire confine à un perfectionnisme maladif, qui se traduit chez les femmes Indo-Américaines par une « idéalisation de la maternité », pour reprendre les termes mis en avant par Sundari Balan. En effet, en plus des soins et des attentions qu'elles prodiguent à leurs enfants, ces femmes d'origine indienne se sentent investies de la mission de leur transmettre leur langue, leurs valeurs et leur culture. Mais lorsque l'enfant est amené à évoluer dans une langue et dans une culture autres, on est en droit de se demander si le maternage, disendémique et invasif, qui sème une « discordance » culturelle indiscutable, est propre à faciliter

---

<sup>1</sup> « It was always a question of allegiance, of choice... Maintaining ties to India, and preserving Indian traditions in America, meant a lot to them ».

l'avènement d'un être multiculturel ou si, au contraire, ce maternage perfectionniste n'est tout simplement pas un totalitarisme.

**Ahmed MULLA**  
**Département d'Études du Monde Anglophone**  
**Université de La Réunion**

### OUVRAGES CITÉS

- Balan, Sundari. « Being Asians, Good 'Moms,' and Great Workers : Investigating the Psychological Contours of Asian Indian Immigrant Women's 'Model Minority' Experience ». PhD in Psychology. University of Michigan, 2009.  
<[http://deepblue.lib.umich.edu/bitstream/handle/2027.42/62404/sundari\\_1.pdf?sequence=1](http://deepblue.lib.umich.edu/bitstream/handle/2027.42/62404/sundari_1.pdf?sequence=1)> (dernier accès le 10 mars 2015).
- Das, Nigamananda (éd.). *Jhumpa Lahiri : Critical Perspectives*. Delhi : Pencraft International, 2008.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. *Mille Plateaux (Capitalisme et Schizophrénie 2)*. Paris : Minuit, 1980.
- Lahiri, Jhumpa. *The Namesake*, London : Harper Perennial, 2004.
- Lahiri, Jhumpa. *Un Nom pour un Autre* (traduit de l'américain par Bernard Cohen). Paris : Robert Laffont, coll. « Pavillons », 2006.
- Mulla, Ahmed. « Conflits identitaires dans la fiction de Jhumpa Lahiri », thèse de doctorat, dirigée par le Professeur Alain Geoffroy, Saint-Denis de La Réunion : Université de La Réunion, 2012.
- Srinivasan, Sujata. « Who's Mothering Mommy ? ». *India Currents*, 19 juillet 2010.  
<<https://www.indiacurrents.com/articles/2010/07/19/whos-mothering-mommy>> (dernier accès le 07 novembre 2014).
- Tagore, Rabindranath. *La Maison et le Monde*. Lausanne : Payot, 2002.